LA COUPE AMÉRICAINE.

Le Yacht Américain Defender, gagne facilement la première course de la série.

Le Yacht Anglais, Valkyrie III, est battu de 8 minutes et 49 secondes.

Presse Associée.

Sandy Hook, New Jersey, 7 septembre —Le Defender a battu facilement la Valkyrie III aujourd'hui sur une course de trente milles, de 8 minutes et 49 secondes.

La vitesse du vent a varié de cinq à huit milles à l'heure. La course de Seabright, New Jersey, à une distance de quinze milles au vent et retour.

Le coup de canon annonçant le départ a été tiré à midi 20.

La Valkyrie a traversé la ligne de départ quatre secondes en avance, mais le Defender était au vent. Les deux yachts avaient hissé les huniers.

Pendant un temps, la Valkyrie a pris l'avance, et les choses paraissaient peu encourageantes pour les Américains installés à bord de la plus grande flotte de bâteaux d'excursion qui ait jamais assisté à une course sur l'océan, ici ou ailleurs.

Dans les trois premières bordées, la Valkyrie a conservé son avantage. Le Defender a alors navigué à pleines voiles et a d'abord dépassé son concurrent.

Vers trois heures, le vent est arrivé au point de vélocité le plus élevé de la journée.

Le Defendeur a aussitôt pris l'avance sur son compétiteur et n'a jamais été rattrappé. Le yatch américain avait trois minutes et vingt-trois secondes d'avance à la marque de la distance de 15 milles.

Dans la dernière partie de la course, le vent soufflait d'à peu près du sud-est, et les deux yatchs ont hissé leurs voiles de faite.

Le Defender a gagné quatre minutes et 43 secondes dans le parcours final de l'épreuve.

Les bateaux d'excursion ont quelque peu gêné les deux concurrents.

Les yatchmen sont maintenant d'opinion que le Defender peut battre la Valkyrie III par tous les temps.

Les temps officiels du départ, de la course et de l'arrivée sont les suivants:

Defender—Départ, 12.20 50; outer mark 3 36,29; arrivée, 5.21,14.

Valkyrie III—Départ, 12 20,46; outer mark, 3.39,52; arrivée, 5.29,30.

Le Defender a mérité son nom aujourd'hui d'une façon vraiment américaine, en finissant en tête de la Valkyrie III et en donnant toutes les preuves de supériorité sur le yatch de lord Dunraven, dans presque toutes les sortes de temps.

Il y a eu d'étranges particularités dans la première course pour la conquête de la coupe américaine, et la moindre n'était pas le doute général qui a existé pendant les quinze premiers milles de la course, au sujet du yacht qui se trouvait en tête.

Les deux bateaux se sont maintenus ensemble depuis le signal du départ jusqu'à une courte distance de la marque indiquant la distance de quinze milles, et, alors le Defender a pris le vent et à la joie des milliers de spectateurs, a battu facilement son rival. A partir de ce moment le yatch américain a pris l'avance et a gagné la course par l'étonnant espace detemps de huit minutes et 49 secondes.

Une telle prouesse dans ce qu'on appelle le "temps" de la Valkyrie III, est suffisante pour satisfaire pleinement les plus difficiles de ce côté de l'Atlantique, et pour causer des craintes à ceux qui avaient espéré un renversement de la "forme" américaine et la coupe pour les Anglais.

Aucun événement dans l'histoire sportive n'a excité autant d'intérêt que la course d'aujourd'hui.

Depuis la défaite de la Valkyrie par le Vigilant en 1893, la lutte internationale est restée présente à toutes les mémoires, et l'enthousiasme actuel est simplement le résultat des souvenirs des deux dernières années.

Le remorqueur de la *Presse Associée*, qui a quitté son dock de très bonne heure, a rencontré beaucoup de bateaux étranges se dirigeant vers Sandy Hook. Au large de Bayridge, la plupart des yatchs connus du port, ainsi que plusieurs visiteurs, se tenaient prêts à joindre la flotte autour du vieux phare de Scotland.

Le temps promettait de n'être pas clair, mais cet incident était de peu d'importance, car la flotille pouvait difficilement être plus nombreuse.

L'assistance était aussi grande et imposante que si la journée avait été véritablement une journée de yatchmen, et le ciel sans nuages.

Le roulis a commencé bien avant d'arriver à Sandy Hook, et il était certain que si le vent venait à manquer, la houle ne manquerait pas. Et il en a été ainsi.

Des milliers de personnes assemblées sur les ponts des bâteaux, il y en a à peine quelques centaines qui se sont aperçues qu'elles assistaient à une grande course internationale de yatchs.

Beaucoup ont été soutenus par leur enthousiasme, et ceux qui n'ont pas eu le mal de mer ont eu toutes raisons de s'intéresser à la beauté de la lutte.

Car une plus grande lutte pour passer à l'avant n'a jamais été vue, et presque jusqu'à l'arrivée à la marque de la distance de 15 milles, les deux bateaux, vus de profil, semblaient ne faire qu'un.

Pendant les heures tranquilles du matin, quand beaucoup de bâteaux à voile se dirigeaient vers le lieu de la course, plusieurs grands yachts à vapeur du New York Club sont partis.

D'autres, moins imposants, passaient çà et là, et ont suivi les concurrents de la coupe au-delà du phare où la lutte devait s'engager. A huit heures du matin, le Defender et la Valkyrie III étaient à l'ancre dans la baie formant un fer à cheval à Sandy Hook.

Les deux yatchs avaient passé la nuit ainsi l'un près de l'autre, gardés aussi attentivement que des enfants par leur mère.

A huit heures 30, il n'y avait guère signe de vie à bord, mais un peu après, une grande animation y régnait. Les grandes voiles principales étaient hissées.

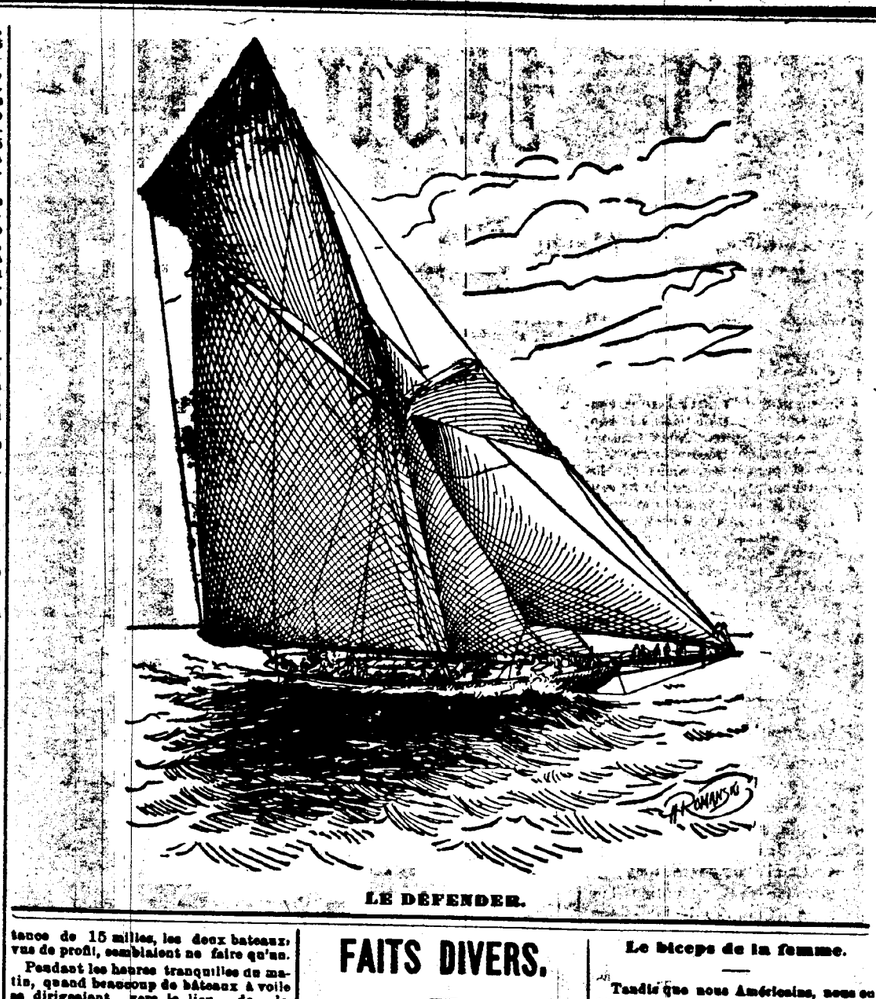
Le départ était fixé au large de Seabright, à quelques milles du phare. Quand les deux yatchs à un mat se sont dirigés vers le bateau indiquant le point de départ, une flotille nombreuse attendait, et au centre du tableau se trouvaient deux bateaux semblant fragiles, paraissant élevés au-dessus des autres, entièrement blancs avec des personnes se mouvant rapidement sur le pont.

Le coup de canon préparatoire a trouvé les deux yatchs attendant depuis longtemps car c'est après le temps fixé qu'il a retenti.

Au loin, dans la distance, les spectateurs de la côte ont aperçu la fumée et ont porté leurs regards vers le point de départ.

Les deux yachts aux voiles blanches semblaient se mesurer comme deux lutteurs. A plusieurs reprises ils se sont approchés au point qu'ils semblaient confondus, mais il a été enfin observé que l'anglais traverserait la ligne quelques secondes avant son concurrent américain.

La course a eu lieu avec le résultat que nous indiquons plus haut.



LE DÉFENDER.

LA COUPE AMÉRICAINE.

Junius Hart.—Pianos et instruments de musique—Il n'y a plus qu'un moyen de faire des affaires dans les articles d'art: savoir allier le bon marché à la qualité des instruments. C'est ce que sait faire au plus haut degré la maison Junius Hart, 1001, rue Canal, qui nous vend des pianos Weber, Emerson et autres, à des prix fabuleusement bas.

Agence A. Bay.—Le meuble le plus précieux pour une maison de commerce, c'est le coffre-fort. M. A. Bay, qui est au No 719, rue Commune, l'agent du "Diebold Safe et Lock Cie", en vend à très bon marché. Il fait les échanges et les réparations. Ceux qu'il livre sont à l'abri de toutes les tentatives et de tous les accidents.

FAITS DIVERS.

Nouvelle-Orléans, 8 Sept. 1895.—Indications pour la Louisiane—Temps: généralement beau; vents variables.

Température du 7 septembre 1895. Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	82	25
Midi	94	31
3 P. M.	92	30
6 P. M.	88	28

Bourrade amicale.

La *Germania* est un journal paraissant en langue allemande à Saint-Paul, dans le Brésil. L'administration de cette gazette se plaint depuis longtemps, en des notes amères insérées dans le corps du journal, de peu d'empressement que mettent les abonnés à remplir leurs engagements. Enfin, elle a perdu patience. Voici la note parue en tête d'un de ses derniers numéros: "Attention, s'il vous plaît! Les sommes considérables que nous perdons depuis nombre d'années par la faute des mauvais payeurs, voire des non-payeurs, nous obligent à adopter en principe le système du *payement anticipé*, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de rétablir l'ordre dans nos affaires. Nous avertissons donc nos abonnés que si le journal à l'avenir cesse de leur parvenir, ils devront considérer ce fait comme un *avertissement de notre part*, non comme une négligence de la poste. Dans le cas où cette *bourrade amicale* ne produirait pas l'effet désiré, nous nous verrions obligés d'exposer les noms des non-payeurs au pilori de notre *Boîte aux Lettres*. C'est pourquoi nous prions nos abonnés de remplir scrupuleusement leurs obligations. *L'administration de la Germania*". Espérons, pour notre lointain confrère, que sa *bourrade amicale* produira l'*effet désiré*.

Volé.

C. C. Crowley, domicilié à l'angle des rues N. Diamond et Tchoupitoulas, a rapporté à la police, hier matin, qu'il avait été volé l'avant-dernière nuit d'une somme de $525.

Il paraît que Crowley se trouvait dans un café au coin des rues Toledano et Tchoupitoulas, en compagnie de Frank Walters, Wm. Miller et Jake Jones; et c'est après de nombreuses libations avec ces derniers qu'il s'est aperçu du vol dont il était victime. Le caporal Rogers et l'agent de police Kuntz, avisés ont aussitôt mis les trois individus en état d'arrestation. Ils ont été écroués au poste du septième precinct.

Le biceps de la femme.

Tandis que nous Américains, nous en sommes encore aux courses vélocipédiques, les Viennois, qui sont gens bien modernes, ont institué des courses au pas pour jeunes filles. C'est le sport à la mode, est été, sur les bords du Danube. Ces gracieuses joutes ne se passent pas toujours, cependant, sans....accroc. Le dernière course pédestre a même tout à fait mal fini. Deux concurrentes, Mlle Mösel et Mlle Ziller, restaient seules en présence. Tout à coup Mlle Mösel, qui était seconde, remarqua que Mlle Ziller se permettait de temps en temps un petit pas de course, au mépris des règlements. Folle de colère, renonçant à la lutte, elle courut sur sa rivale et l'attaqua à coups d'ombrelle et à coups de poing. Mlle Ziller riposta. Ce fut une mêlée sanglante. Il fallut séparer de force ces deux aimables personnes. Une ombrelle cassée, un chapeau de paille en lambeaux marquaient seule le passage des deux jeunes marcheuses; l'épreuve, par conséquent, fut ajournée et le combat prit fin, faute de combattants. A défaut de la solidité de leurs jambes, ces demoiselles avaient du moins montré la vigueur de leurs biceps.

Un cadeau apprécié.

Nous sommes redevable à la maison J. M. Vergnole d'un envoi que nous avons fort apprécié; tout un bataillon de.... vous devinez quoi? cachets rouges, cachets verts, cachets jaunes.

M. Vergnole représente à la Nouvelle-Orléans la grande maison A. Brun et Cie, de Oakville, Californie; et c'est assurément grâce à son activité et à ses vastes relations en Louisiane et dans les environs, que les excellents produits de la maison californienne sont si bien connus et tant goûtés des dégustateurs. Longue serait la liste des produits que nous a fait savourer la maison Vergnole.

M. Vergnole, c'est une justice à lui rendre, déploie beaucoup d'activité dans son commerce de vins et de liqueurs; et nous nous croyons que la maison A. Brun & Cie. a été heureuse en lui confiant ses intérêts à la Nouvelle Orléans où la maison J. M. Vergnole est si avantageusement connue.

Arrêté à l'hôpital.

Le chef de la sureté, M. D. S. Gaster, a reçu une lettre, hier matin, de M. J. B. Collins, shérif de Milton, en Floride, lui demandant d'arrêter un nommé Lamar Carnley, admis à l'hôpital ces jours derniers.

Le detective F. Manoé, envoyé à cette institution, a conduit le prisonnier au poste du premier precinct, et a formulé contre lui, à la requête du shérif qui le réquisitionne, une accusation de larcin.

Juge et artiste.

Un heureux hasard et, un peu aussi, la manie dont nous sommes possédé, de fureter, de flairer, de droite et de gauche, parmi tout ce qui, de loin ou de près, exhale un parfum d'art, nous ont mis, hier, en face d'un portrait tout à fait inattendu, presque surprenant, autant de la part du peintre que de la part du modèle.

Il s'agit, en effet, d'une toile bronzée par un juge de cour criminelle, le juge J. C. Moise, et représentant un collecteur de taxes, M. Henri Guillotte. Au premier abord, on ne voit pas bien la place que peut occuper la peinture entre ces deux sympathiques personnages.

Et cependant que de graves jurisconsultes ont consacré leurs loisirs à taquiner la muse, à broyer des toiles devenues célèbres! qui n'a entendu parler de l'illustre M. Troplong, un des plus savants jurisconsultes de son époque, ce qui ne l'empêchait pas d'être un des plus grands violoncellistes du second Empire; du fameux docteur Orfila, qui était en même temps un des plus beaux et des plus achevés barytons que l'on ait jamais entendus.

Le juge Moise nage dans les mêmes eaux et fait aussi bon commerce avec la peinture qu'avec la jurisprudence. Il y a dans la toile que nous venons d'examiner plus que l'œuvre d'un amateur; il y a l'étoffe d'un artiste. Non seulement de la correction dans le dessin, mais du brio, de la hardiesse dans le coloris. Evidemment le juge Moise n'en est pas à son coup d'essai. Il doit y avoir de lui d'autres œuvres fort intéressantes.

Nous ne parlerons pas de la ressemblance, qui est une qualité tout à fait élémentaire chez le portraitiste—il va sans dire que la tête de M. Guillotte est de la plus parfaite ressemblance—mais de la vie que l'artiste doit savoir communiquer à son modèle. Or, c'est précisément sous ce rapport que la toile bronzée par l'Honorable juge prend une véritable valeur.

Nos lecteurs peuvent s'assurer de la vérité de ce que nous affirmons. Le portrait est exposé dans la galerie de M. Moses, rue Canal, près Royale, au premier. Chez M. Moise, derrière le juge, se cache un artiste. Loin de s'en défendre, il doit s'en glorifier.

Presque tous les magistrats ont été, en même temps, des écrivains de talent, de brillants artistes ou de remarquables Mécènes.

Un humoriste italien.

Un humoriste italien prétend avoir trouvé le passage suivant dans un livre d'un mandarin chinois sur les mœurs des Européens: "Les peuples d'Occident ont coutume de garder chez eux un étrange animal: il a quatre pieds, parfois trois seulement, et on peut le faire chanter comme on veut. Les hommes, et plus souvent les femmes, quelquefois même les enfants, se placent en face de lui. Puis il frappent sur ses dents et, de temps en temps, lui marchent sur la queue. Aussitôt, il chante. Son chant fait beaucoup plus de bruit que celui des ciseaux, mais il n'est pas aussi harmonieux. Malgré ces dents formidables, ce brave animal ne mord jamais; il n'est pas même besoin de le lier, vu qu'il ne cherche pas à s'échapper." Telle est la définition que donne du piano un Italien qui s'est fait une âme chinoise.

Un retour aux planches.

Nous apprenons que le célèbre ténor M. Mierzvinsky, que Paris a souvent applaudi sur la scène nationale dans *Othello*, *Aïda*, *Guillaume Tell*, etc., va rentrer dans la carrière, après quatre ans de repos, sous des auspices particulièrement heureuses, mais à la suite d'un incident assez original.

L'autre jour, M. Mierzvinsky étudiait chez le maestro Trabadelo, lorsque tout à coup apparaît le valet de chambre annonçant la visite d'une Altesse Impériale qui demandait à assister à l'audition.

Grande surprise et émoi; mais l'on reprend aussitôt la séance en présence de l'hôte illustre. Le morceau fini et puis un second et un troisième, l'auguste personnage serre la main de l'artiste, le félicite et exprime le désir de l'applaudir l'hiver prochain au Grand-Théâtre de Saint-Pétersbourg.

On ne connaît qu'après l'explication de ce coup de théâtre. Le grand-duc venait faire une visite dans la maison; mais, se trompant d'étage, il pénétra dans l'appartement du maestro espagnol. Là, il fut empoigné par le charme de la voix qui chantait un air de *Ernani* et voulut se procurer le plaisir complet.

Le lendemain, M. Trabadelo recevait, en souvenir de l'irruption impériale un magnifique présent.

M. Mierzvinsky est un mortel bien partagé par le sort, sous d'autres rapports: il est le mari d'une jeune personne d'une grande distinction, alliée aux familles aristocratiques qui occupent un rang élevé dans la diplomatie et la haute administration russes.

Tentative de meurtre.

Vers cinq heures hier après-midi un individu de la basse pègre nommé James J. Waite, demeurant rue Camp au No 700, est entré, en compagnie de Matt O'Brien et d'un inconnu dans un café situé à l'angle des rues St Ferdinand et N. Peters, tenu par sa femme Mme Marion K. White, dont il est séparé depuis quelques temps. Après avoir absorbé quelques "drinks" servis par sa femme, White a tiré de sa poche un révolver et, sans raisons apparentes, en a déchargé deux coups sur elle.

Le première balle est passée entre le bras et le côté droit de la femme, mais ne l'a pas atteint.

Immédiatement après s'être servi de son arme, White l'a lancée dans la rue et s'est enfui, mais les agents de police Ferry et Ward en sont mis à ses trousses.

Ils ont réussi à l'arrêter à l'angle des rues Enghein et Decatur, où le fugitif s'était caché dans un corridor.

Il a été écroué au poste du cinquième precinct; le revolver a plus tard été retrouvé par les agents.

Mme White déclare que c'est la troisième fois que son mari essaie de la tuer, et c'est en grande partie pour cela qu'elle s'est séparée de lui. Elle ajoute que l'an dernier, il a été mis en accusation par le grand jury pour avoir essayé de la tuer, mais l'affaire n'est jamais venue devant les tribunaux.

A coups de rasoir.

Hier soir à onze heures une querelle a eu lieu à l'angle des rues Magazine et Calliope, entre plusieurs individus sous l'influence de la boisson.

Au cours de la bataille, Richard Pons a sorti un rasoir de sa poche et a blessé les suivants:

Phil Daley, à l'abdomen, à la figure et aux mains; Jerry Fitzpatrick, au dos, Wm Moore, à la main droite.

L'ambulance a été aussitôt mandée et les blessés ont été transportés à l'hôpital.

La blessure de Daley est considérée grave.

Pons a été arrêté quelques instants plus tard à sa résidence, par les agents de police Kaiser et Decaux et le sergent Hevron. Il a été conduit au poste du deuxième précinct.

Théâtre St-Charles.

Le St-Charles va entrer dans sa seconde semaine, avec une comédie bien populaire parmi nous, qui reproduit des mœurs que nous connaissons tous.

La pièce "Down in Dixie," montée comme elle l'est, avec Nina Hayward pour étoile, va attirer la foule à ce théâtre et lui fournir une deuxième semaine plus brillante encore que la première. Alles entendre, entre autres choses, le Florida Quartette.

NOUVELLES A LA MAIN.

Main écrasée.—Hier matin, à huit heures et demie, Robt Salvant, un employé du "Edwards Machine Shop", situé rue Front, près Gravier, a eu la main droite écrasée dans une des machines de cet établissement. Après avoir reçu les soins que nécessitait son état, Salvant a été conduit chez lui, rue Dumaine, 325.

Agence d'Assurances Monroe.—L'assurance est un des plus grands besoins de notre époque. Aussi les agences des meilleures compagnies sont telles extrêmement recherchées par le public en général, et les hommes d'affaires en particulier.

C'est ce qui a donné tant d'importance à l'agence de M. L. Monroe qui représente à la fois deux grandes compagnies de Londres—la "Commercial Union Assurance Co." et la "London Assurance Corporation", ainsi que la "Greenwich Insurance Co.", de New-York.

M. L. Monroe offre aux assureurs tous les gages de sécurité, puisqu'il assure contre l'incendie, contre les accidents de mer et contre les résultats des ouragans.

United States Trust and Savings Bank.—De toutes nos institutions de crédit, dont la plupart sont d'une solidité à toute épreuve, il n'en est peut-être pas une seule qui puisse offrir plus d'avantages et plus de sécurité à la population que le *United States Trust and Savings Bank*, No 297 rue du Camp. Elle dispose d'un capital énorme—$100,000. Elle reçoit des dépôts de toute valeur, à partir de un dollar et elle paie sur chacun d'eux un intérêt annuel de 3 0/0. Pas n'est besoin pour elle de faire de la réclame; sa réputation est faite, et la confiance qu'elle inspire, plus que méritée. Il suffit d'ailleurs, pour s'en assurer de citer les noms de ceux qui la dirigent.

Elle a pour président, M. A. B. Wheeler, et pour vice-présidents, MM. A. bert Baldwin, P. Wight et Jules Denis, ce dernier, fort connu, fort populaire parmi nous, ayant gouverné notre communauté dans un temps où c'était un honneur de la diriger, et se trouvant encore, à l'heure qu'il est, président de la Banque Nationale Germania et un des chefs de la maison d'encan Macoy, Denis et Kernaghan.

Jamais, on en conviendra, on n'a pu offrir au public de plus solides garanties.

Les anniversaires.

Barbasson, Marseillais pur sang, raconte les péripéties de ses batailles en 1870.

Z'ai été blessé au bras à S.... Z'ai reçu une balle dans la jambe à M.... Z'ai reçu un coup de baïonnette sur l'épaule à ...., etc., etc.

—Ah ça! dans quel régiment vous trouviez-vous donc, pour avoir été blessé si souvent?

—Té, tu le demandes, eh! dans la lésion étranzère!

—Eh bien! soit, c'est convenu. Vous serez mon gendre. Je vous accorde la main de ma fille.

—Oh! monsieur, mille fois merci!

—Mais à une condition: ma femme ira habiter avec vous.

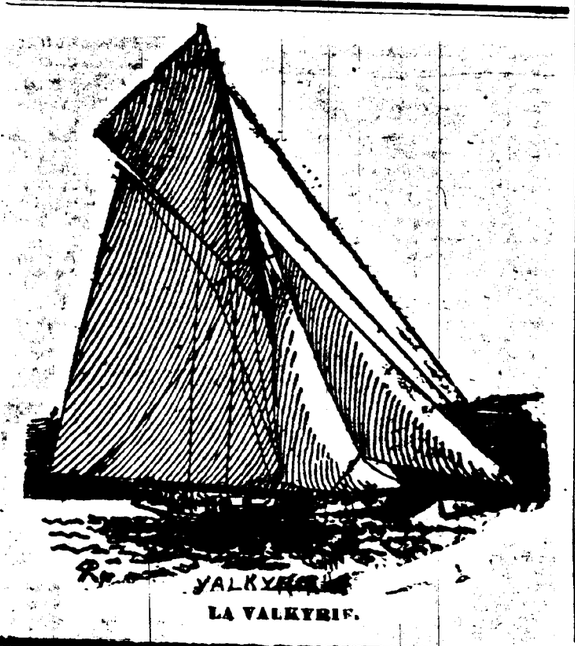
—Certainement, et vous aussi?

—Moi?..... ah! non, par exemple!

Un vieillard de soixante-treize ans qui se marie arrive en retard à la mairie.

M. le Maire n'est pas content.

—La prochaine fois, s'écrie-t-il, vous ferez en sorte d'arriver plus tôt!



LA VALKYRIE.

A LOUER—Résidence à trois étages, 729 rue Conti, ancien No 75. Ximore Dufour, 821 Gravier. 8 sept—1f

FEUILLETON.

No 113 Commencé le 30 avril 1895.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN

PAR PIERRE SALES.

QUATRIÈME PARTIE.

V

MÈRE ET FILLE.

(Suite.)

Jusqu'à ce moment, elle avait pu croire à une ignorance de sa part, certes bien étonnante mais explicable par un excès de naïveté, d'honnêteté qu'on rencontre chez certains hommes supérieurs, pour qui rien ne peut exister en dehors de la ligne droite.

Mais il lui était impossible de s'imaginer cela plus longtemps.

Et cette pensée, cette honte d'avoir à rougir devant un gendre sècha ses larmes.

—Ah! dormir! dormir! murmura-t-elle. Echapper à la vision de l'avenir, du présent, à la vision de tout!....

Mais ses yeux demeurèrent ouverts jusqu'au jour.

Et elle était si lasse quand Isabelle vint l'éveiller que la jeune fille, tout de suite, proposa un retard d'un jour.

—Non, non, dit-elle vivement, allons-nous-en!

Et, pour faire plaisir à sa fille:

—Tu as raison, il faut absolument que je change d'air.

Elle éprouva, en effet, une grande impression de calme le soir même de son arrivée à Monzain.

Le voyage l'avait beaucoup fatiguée, énervée. Et cette petite autoritaire d'Isabelle voulait la forcer à se coucher après le repas. Mais la marquise s'entêta à faire une promenade dans une longue avenue mangée par l'herbe où régnait une paix infinie, sous une voûte ininterrompue de feuillages que le soleil ne traversait jamais.

Malgré la chaleur tropicale de cet été, il y faisait si frais qu'Isabelle, qui avait tenu à l'accompagner, dut retourner au château pour prendre des fichus.

En l'attendant, la marquise s'assit sur une racine de chêne.

Pendant le petit quart d'heure qu'Isabelle s'était absentée, les dernières lueurs du soir avaient disparu; et, lorsqu'elle revint, une évocation du passé surgit dans l'esprit de sa mère.

Une scène absolument semblable s'était passée entre elle et Jacqueline une quinzaine d'années auparavant. Et il lui sembla, l'espace d'une minute, que c'était Jacqueline qui apportait un fichu, qui l'enveloppait, avec cette si douce affection des filles déjà grandes qui, dans leurs soins, rendent un peu de maternité à leur mère.

Elle attira passionnément Isabelle contre elle.

Et la jeune fille dit:

—Pourquoi pleurez-vous maman?

Elle murmura:

—Ce n'est pas de chagrin! Je trouve si bon d'être aimée de mon petit démon de fille!

Et, tout d'un coup, voilà cette folle de Babelle qui éclate en larmes, qui étreint sa mère et réplique:

—N'ai-je pas à vous aimer double?

Puis, toute craintive d'avoir osé faire cette allusion à l'absente, elle tâcha de voir sur le visage de sa mère si elle ne l'avait pas blessée.

Et, malgré l'obscurité, elle se figura que non; mais elle n'osa pas en dire davantage. Et, tenant sa mère par la taille, elle l'entraîna:

—A cause de l'humidité, maman, il nous faut même marcher un peu vite.

Elles ne parlèrent plus. Et, au bout d'une heure, elles rentraient au château, la marquise extrêmement lasse mais pacifiée, Isabelle triomphante, car dès qu'elle put voir les traits de sa mère à la lueur des grosses lampes du vestibule:

—Je savais bien, moi, que c'était Monzain qu'il vous fallait! Ah! si vous m'écoutiez toujours, maman!

Mme d'Auserais promit, en souriant, qu'elle serait à l'avenir très sage, très soumise.

Mais, dès le lendemain, elle osait désobéir, et malgré l'envie qu'avait Isabelle de l'emmener l'après midi en Belgique, elle s'obstinait à demeurer au château.

—Va, va, toi! Moi, je ne bouge plus de quelques jours.

—Pourtant, maman, cette promenade, hier au soir, dans la forêt, vous a fait tant de bien!

—Aussi la recommencerai-je tout à l'heure; mais, par prudence, je tiens à ne pas m'éloigner du château.

—Alors, maman, nous nous contenterons de nous promener dans la forêt, comme des petits enfants bien sages qui n'osent pas s'éloigner de la maison.

—Non! va-t'en, toi! Tu as besoin de longues courses pour calmer le joli petit paquet de nerfs que tu es; et moi, j'ai besoin de paix, de repos.... Laisse-moi donc! Robert t'accompagnera.

Elle désirait ardemment être seule, parce que toute cette nuit Jacqueline lui était apparue et qu'elle avait prescience de sa prochaine arrivée. Elle voulait être seule pour la recevoir.

Quel changement en elle depuis deux jours! C'était pour éviter sa fille aînée qu'elle avait mis tant de hâte à quitter Paris; et maintenant elle considérerait sa venue à Monzain comme une chose toute simple, toute naturelle. Elle se figurait presque que l'absente devait connaître l'évolution de ses sentiments et que rien, par suite, ne pouvait l'empêcher d'accourir vers sa mère.

Aussi s'attrista-t-elle quand tomba le soir sans que Jacqueline eût même donné signe de vie.

Et elle faillit lui écrire, lui avouer les heureuses dispositions que le séjour à la campagne, dans la demeure familiale, avait si promptement provoquées en elle.

Ne fallait-il pas faire quelque chose pour effacer la phrase trop restrictive dite à Jean Raucourt, phrase qui, il y a trois jours, lui semblait le point extrême de l'indulgence et dans laquelle elle voyait maintenant autant une provocation à l'orgueil de Jacqueline qu'un appel à sa tendresse?

—Cependant elle devrait bien faire quelque chose, elle aussi, deviner ce qui se passe en moi.... Oh! simplement une lettre d'elle, un mot!

La journée du lendemain se passa encore sans nouvelles.

L'énervement de la marquise repara assez; elle eut, le soir, sa mine blême, inquiétante.

Et elle répondit un peu brusquement à Isabelle, qui s'alarmait:

—Mais ce n'est rien, je t'assure! Je ne peux pas avoir les couleurs de tes vingt ans!

Si, du moins, son mari lui avait reparlé de Jean Raucourt, de sa fille! Dans l'incertitude où elle était, la plus vague conversation à leur sujet lui eut apporté un peu de calme.

Mais, comme s'il avait voulu la laisser se ronger sur elle-même, le marquis, quoiqu'il se fût trouvé plusieurs fois en tête à tête avec elle en l'absence de leurs enfants, ne faisait jamais la moindre allusion à l'ingénieur.

Et pourtant, il paraissait enchanté, mais avec quelque chose de malicieux, de mystérieux.

Et la seule chose dont il parlât, c'était ce merveilleux travail qu'on exécutait par la congélation des terrains aquifères, ce nouveau puits dont il était question dans tout le pays.

Ce soir-là, il annonça que l'installation des machines était complètement terminée, que le forage allait commencer.

—Quand nous y conduirez-vous, père? demanda Isabelle.

—Nous avons arrangé la chose pour après-demain avec ton frère, qui est en train de pioche sa physique....

—Pour ne pas avoir trop l'air d'un imbécile, dit Robert avec cette modestie qui faisait hausser les épaules à sa sœur.

—Vous viendrez aussi, ma chère amie?

—Pour être avec vous, répondit-elle, indifférente. Pourvu que ça ne me prenne pas trop de temps.

—Je crois, dit le marquis d'un air légèrement sournois, que cela vous intéressera beaucoup.

—Oh! mon Dieu! Qu'on creuse un puits de mine en congelant l'eau ou en l'épuisant par des pompes, en quoi voulez-vous que ça m'intéresse? Enfin, voilà si longtemps qu'on me rabat les oreilles de ce fameux travail, de ce nouveau système, que j'irai avec vous pour ne plus en entendre parler.

Le lendemain, la marquise pouvait s'abandonner à son énervement sans que personne la gênât. Robert et Isabelle étaient partis à cheval dès le matin, devaient déjeuner à Saint-Amand et ne rentreraient qu'au milieu de l'après-midi.

Le marquis était dans ses houillères.

Et, vers deux heures, la mère de Jacqueline s'en allait par cette avenue ombreuse qui l'avait si bien calmée le premier soir.

C'était vraiment exquis ce long chemin voûté, si frais, tapissé d'une herbe si épaisse et qui s'étendait si loin qu'au bout on ne voyait plus qu'une toute petite ouverture sur la campagne.

Et la marquise marchait presque machinalement, essayant de ne plus songer à rien, ni à Fonteroche, ni à sa fille, ni à ses autres enfants.

Elle murmurait simplement:

—Il fait bon ici.... J'y viendrai souvent.... Oui, ici, je me sens mieux tout de suite....

Rien ne l'apaisait comme la douceur de ce bois que troublaient seulement des passages de lapin ou des vols de faisans.

Et, tout d'un coup, un rayon de soleil l'aveugle. Elle était arrivée, sans s'en douter, à l'intersection de son allée si chère et de la route qui mène de Condé à Bon-Secours, à la frontière belge.

Elle n'aimait pas à dépasser ce point, et elle allait s'en retourner vers le château quand la corne du tramway à vapeur qui suit cette route retentit. Et instinctivement, elle demeura là pour le voir passer.

Et, soudain, une des voyageuses du tramway, qui se tenait sur la plate-forme, laissa échapper un cri. Puis:

—Vite!.... arrêtez!.... arrêtez!....

Le conducteur répliquait:

—Mais, madame, vous m'avez dit d'arrêter seulement en face de la grande avenue du château; ce n'est pas encore là....

—Arrêtez donc!....

Et elle était déjà sur le marchepied, son petit sac à la main, et elle sautait avant que la voiture eût complètement stoppé.

Et elle courut, comme folle, vers l'allée qu'elle avait dépassée et où la marquise demeurait stupide appuyée à un arbre, incapable de faire un pas vers sa fille.

—Maman! Maman!

—Mon enfant!

Ah! Jacqueline avait bien préparé un petit discours, des conditions qu'elle imposerait avant tout, ses exigences au sujet de ses enfants, de Tonton.

Et tout disparaissait dans ce "Maman!" et dans les larmes que les deux femmes versaient abondamment en s'étreignant avec le plus ardent amour.

Et le seul reproche que la marquise adressa à sa fille, lorsqu'elles eurent un peu maîtrisé leur émotion, fut:

—Que tu m'as fait attendre!

Et Jacqueline, avec un délicieux ton de gronderie affectueuse:

—Pourquoi aussi avoir quitté Paris, mère!.... Oh! quand je suis arrivée aux Champs-Elysées et que j'ai su ce départ, j'ai failli....

—Quoi! tu es allée?....

—Dès le lendemain du jour, mère, où vous avez bien voulu dire à Jean que vous ne détestiez plus votre fille....

—Et.... on ne m'a pas télégraphié?.... Mais le concierge aurait dû....

—J'avais cette grosse voilette, mère, que j'allais laisser tout à l'heure pour me présenter au châ-